

CONSTANT OYONO

ODYSSÉES

PRESSES UNIVERSITAIRES

DU NOUVEAU MONDE

2021

Copyright 2021 by Constant Oyono.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the Publisher.

Published in the United States by: University Press of the South/Les Presses Universitaires du Nouveau Monde. Printed in France by Monbeaulivre.fr

New Orleans, LA 70118 USA

E-mails: universitypresssouth@gmail.com; punouveau monde@gmail.com

Visit our award-winning web pages:

www.unprsouth.com; www.punouveau monde.com.

Constant Oyono.

Odyssées.

Third Edition, First in the USA/Europe.

188 pages. Francophone Studies, 45.

Front Cover Art: Ludovic Obiang. Reproduced with permission.

1. African Literature. 2. Poetry. 3. Rhetoric of Gap. 4. Poetic of Palimpsest.
5. Divine Inspiration. 6. Cult of Eternal Departure. 7. Constant Oyono.
8. Ludovic Obiang. 9. Gyno-Noël Mikala. 10. Alphonse Ndinga Nziengui.

ISBN: 978-1-952799-12-9 (European Edition, 2021)

Ce recueil a bénéficié de la collaboration technique et scientifique du Cabinet d'Expertise en Management de la Communication (CEMAC Consulting) et de l'Institut des Hautes Etudes de Management (IHEM) à Libreville.

*Toute ma reconnaissance
À l'Eternel mon Dieu,
Esprit de Feu, Esprit de Vie,
Esprit de Vérité, Esprit de Liberté,
Qui m'inspire et me donne la possibilité
De publier le présent recueil.*

Je dédie ces poèmes
À mon défunt père, Eugène OBAME NGUEMA,
Le Modèle, l'Administrateur,
Le Chef de famille,
L'Autorité ;
À ma mère
Valentine KOUMBA MOMBO,
Symbole de ferveur maternelle, de dynamisme
Et de bravoure ;
À mon épouse ;
À mes filles et fils,
Les raisons de mes combats ;
À toute ma famille
Et à tous ceux que l'Esprit donnera de
Consulter ce recueil.

" Il n'y a d'autre

Dieu que Dieu".

(Le Coran)

*" Cherchez premièrement
Le Royaume et la Justice de Dieu*

Et toutes choses

Vous seront révélées".

(La Bible)

*"Le Royaume des
Cieux est en vous".*

(La Bible)

*" Toutes choses
Concourent au bien
De ceux qui aiment
Dieu et Le servent".*

(La Bible)

*" Saint, Saint,
Saint est l'Éternel.*

*Toute la Création
Est remplie de Sa Gloire".*

(La Bible)

AVANT-PROPOS

On sait de l'*Odyssée* qu'elle est un chef-d'œuvre de la littérature, au point que le terme « odyssée » soit devenu par antonomase un « récit de voyage plus ou moins mouvementé et rempli d'aventures singulières »¹. Cette épopée qui met en poésie l'épopée du héros Ulysse rentrant chez lui après la victoire, et ignorant des autres combats qui l'attendent, a inspiré un grand nombre d'œuvres littéraires et artistiques au cours des siècles.

Mais, au contraire de mes prédécesseurs, j'ai choisi de mettre « Odyssée » au pluriel, vu que la beauté réside aussi, et principalement dans la différence. Mes poèmes sont ainsi l'expression d'une vérité convulsive où le « je » se dédouble en « vous » pour embrasser le spectacle vaste du monde, à la fois matière et esprit, à la fois lumières et ténèbres. Ils jaillissent en feu d'artifice, selon les mystères de la beauté poétique. Pour célébrer les épousailles de l'intuition et de la raison. Chacun des poèmes du corpus (65 poèmes) sert alors de tremplin esthétique pour rendre compte d'une praxis aussi concrète que possible, depuis *Otsa Ngombi* (18 poèmes), *Amours élues* (6 poèmes), *Engagement de vie* (7 poèmes), *Repères de foi* (26 poèmes) jusqu'à *Odyssées* (8 poèmes) le livre éponyme de l'ouvrage. L'écriture, autel avéré de la beauté plastique, devient ici un instrument de libération de soi, à travers l'évocation de la vie qui ne mérite pas d'être vécue sans amour ; de la mort, parfois injuste, qui nous rappelle notre humaine condition, des passants sur terre et *in fine*, du rapport avec *Nzame* qui accompagne l'homme dans sa réalisation quotidienne, sous-tendant en filigrane une prise en compte de notre altérité. Puisque toutes les pérégrinations biographiques mises en lumière dans ce recueil constituent une matrice sémantique inépuisable pour dire les émotions, les actions et l'expérience du « moi » dans tous ses états ou mieux encore dans tous ses éclats, le « je » déborde le cadre de la biographie pour s'approprier le souffle de l'épopée afin d'établir la nécessité du principe d'économie, du traitement spirituel² et fonder ainsi la légitimité de l'Afro-optimisme.

¹ Voir l'article « Odyssée » sur *Wikipedia, l'anthologie libre* (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Odyss%C3%A9e>)

² L'expression « économie spirituelle » est un concept proposé par l'auteur pour désigner la gestion objective de données entendues généralement comme irrationnelles, afin d'accéder à une exploitation optimale des diverses situations qui se présentent aux hommes.

PRÉFACE

Odysées ou le défi permanent de l'inconstance positive

PAR

LUDOVIC OBIANG

Auteur Boursier de l'Association Beaumarchais pour le Théâtre
Directeur de recherche au CENAREST

Il y a deux siècles, alors que s'ouvrait en France la vogue des romans-fleuves, l'opinion bien-pensante criait à la mort de la poésie, déclarant que sous la charge intempestive du bouquin et du récit, il y avait peu de chance que sa fleur gracile puisse s'épanouir. Rose, elle allait inévitablement vivre « *ce que vivent les roses l'espace d'un matin* »³. Qu'en est-il advenu ? Non seulement Baudelaire triomphait par l'attraction corrosive de ses « *fleurs maldives* », mais Rimbaud, digne annonciateur d'Apollinaire, s'imposait à la pointe du siècle comme la figure absolue de la modernité littéraire, au point que, berceau avéré du réalisme et du naturalisme, le XIX^{ème} reste avant tout celui de la poésie. Même le vingtième siècle, tout entier tourné vers la rapine, obsédé de science et de technologie, anéanti par les guerres et les génocides, n'a pas pu se défaire de sa soif de poésie. Est-ce le fait du hasard si, au prix Nobel d'Albert Camus, romancier, essayiste et dramaturge, répondra celui de Saint-John Perse, poète émérite, maître des vents et des alizées ? Le surréalisme sera passé par là, fusionnant en un seul « manifeste » les envolées d'un Paul Claudel, les lamentations d'un Charles Péguy ou les rêveries d'un Francis Jammes, et fécondant aux Antilles (Césaire, Damas) comme en Afrique (Senghor) les germes qui donneront plus tard la poésie de la négritude, celle-là même que Sartre désignera bientôt comme « *la seule grande*

³ François de Malherbe, « Consolation à Monsieur Du Perrier » (*Stances*, 1599).

poésie révolutionnaire » de son temps⁴. « Révolution » donc, le mot est lâché. N'est-il pas le digne pendant de la poésie, sa condition *sine qua non*, l'autre face du même médaillon ? Dans un siècle en proie au doute et au désenchantement, d'où pourrait venir la rupture salvatrice, si ce n'est de la poésie, inépuisable terre de refus et de renouvellement ? Chaque révolution politique n'est-elle pas en réalité l'aboutissement d'une révolution poétique ? Question « à méditer »... Notons toutefois qu'en Afrique, Amilcar Cabral, Agostinho Neto, Léopold-Sédar Senghor, bien entendu, étaient avant tout des poètes, là où demandait des « économistes » au froid réalisme...

Au Gabon, la poésie (ou la littérature de façon générale) a souvent marché de pair avec la carrière politique. George Rawiri, auteur de remarquables *Chants du Gabon*⁵, en est certainement l'exemple le plus probant, mais, ainsi qu'en témoignent les anthologies poétiques éparses, maintes productions littéraires ont servi d'alternative ou d'exutoire à des démarches politiques, du moins à la construction de véritables consciences sociales (Ndouna Depenaud⁶, Nding Dyaltem⁷, Pierre-Edgar Moudjougou⁸, etc.). Pourtant, des années plus tard, à l'image générale d'un XXI^{ème} siècle livré au cynisme des banques et des entreprises, la poésie au Gabon semble être rentrée dans les rangs, faisant partie désormais des « choses du passé », voire de la gageure. Les meilleurs poètes gabonais, quand ils n'ont pas « cassé » leur plume (Quentin Ben Mongaryas⁹, Diata Duma¹⁰), se sont tournés vers le roman (Okoumba-Nkoghé¹¹, Ferdinand Allogho-Oke¹², Eric-Joël Bekalé¹³), jugeant de

⁴ Jean-Paul Sartre, « Orophée noir », Préface à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* (PUF : Paris, 1948). Réédition Coll. « Quadrige », 2001, pp. XII.

⁵ Voir Georges Rawiri, *Chants du Gabon* (EDICEF : Paris, 1975).

⁶ Voir Ndouna-Depenaud, *Rêves à l'aube* (Institut Pédagogique National: Libreville, 1975). Réédition: *Passages suivi de Rêves à l'aube* (Éditions Raponda Walker: Libreville, 2002).

⁷ Voir *Anthologie de la littérature gabonaise* (Beauchemin : Montréal, 1978). Nding Dyaltem y est présenté comme nouvelliste (pp. 25 à 34) et comme poète (65 à 67).

⁸ Voir Pierre-Edgar Moudjougou Magangué (alias Magang-Ma-Mbuju-Wisi), *Le Crépuscule des Silences* (Pierre Jean Oswald : Paris, 1975) et *Ainsi parlaient les Anciens* (Silex: Paris, 1987)

⁹ Voir Quentin Ben Mongaryas, *En route pour Kendjé* (Les Paragraphes littéraires : Paris, 1974), *Dans la rivière en feu* (Les Paragraphes littéraires: Paris, 1977) et *Voyage au cœur de la plèbe* (Silex: Paris, 1986).

¹⁰ Bien que le talent de Diata Duma soit unanimement apprécié, son unique recueil de poèmes connu à ce jour *Soleil captif*, reste inédit. Voir à ce propos, Chantal Magali Mbazoo Kassa, 'Gabon : La poésie gabonaise naissance, évolution, tendances actuelles' (<http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=4005>) et Magloire Ambourhouët-Bigman, 'La poésie (gabonaise)' (<http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=1790>).

¹¹ Voir Michel Voltz, « Je suis rhinocéros d'Afrique à deux cornes », entretien avec Okoumba-Nkoghé, poète et romancier », *Notre Librairie*, n°105 (avril-juin 1991), pp. 105. De Maurice Okoumba-Nkoghé, voir *Paroles*

leur propre chef que la primauté reconnue à ce genre devrait contribuer à établir ou consolider une carrière en mal de notoriété. Certes, une nouvelle brise féminine, celle des Lucie Mba¹⁴, Pulchérie Abème¹⁵ ou encore Marie-Constance Zeng¹⁶, s'efforce actuellement de sortir la poésie de sa torpeur, mais il est à fort parier qu'au bout de quelques velléités, ces pionnières rentreront elles aussi dans les rangs et viendront grossir les espoirs déçus des adeptes d'Apollon et d'Orphée. À moins qu'une nouvelle révolution ne s'annonce, révolution qui viendrait alors du côté le plus inattendu...

Car, loin de tout ce remue-ménage institutionnel, Constant Oyono, apparaît et... s'impose, sans jamais se définir lui-même comme un écrivain à part entière, du moins comme un « écrivain confirmé ». « *L'art n'étant pas d'un parti* »¹⁷, il propose en toute humilité, en toute simplicité, et c'est peut-être ce qui fera sa pérennité, c'est peut-être ce qui fera sa postérité, un recueil de poésie... Encore de la poésie ! Mais, est-ce seulement de la poésie ? Malgré le paratexte explicite, il se défend lui-même de faire seulement de la « *poésie* », préférant présenter son recueil comme « *un ouvrage d'économie et de traitement spirituel* » qu'il nous invite « à méditer », et déclarant en avant-propos de la première édition : « *L'écriture qui devient ici un instrument de libération de soi, à travers l'évocation de la vie qui ne mérite pas d'être vécue sans amour, de la mort, parfois injuste, qui nous rappelle notre humaine condition, des passants sur terre et in fine, du rapport avec Nzame qui accompagne l'homme dans sa réalisation quotidienne, sous-tendant en filigrane une prise en compte de notre altérité* »¹⁸. S'impose ainsi, le sentiment d'une conscience de la langue et des enjeux idéologiques du texte qui rejoint les « manifestes » des orfèvres en la matière, et fait de cette œuvre en

vives écorchées (Arcam : Paris, 1980), *Le soleil élargit la misère* (Arcam : Paris, 1980) et *Rhône-Ogooué* (Arcam : Paris, 1980).

¹² Voir Eric-Joël Békale, *Le chant de ma mère* (La Pensée Universelle: Paris, 1993), *Cris et Passions* (Bajag-Méri: Paris, 1996) et *Elévations poétiques* (L'Harmattan: Paris, 2005).

¹³ Voir Ferdinand Allogho-Oke, *Vitriol Bantu* (Raponda-Walker: Libreville, 2001)

¹⁴ Voir Lucie Mba, *Patrimoine* (Maison Gabonaise du Livre: Libreville, 2003) et *Patrimoine II* (L'Harmattan, Paris, 2006).

¹⁵ Voir Pulchérie Abème-Nkoghé, *Le chant des blessures* (Acoria : Paris, 2007)

¹⁶ Voir Marie-Constance Zeng, *Lignes d'horizon* (L'Harmattan: Paris, 2008)

¹⁷ Voir Léopold-Sédar Senghor, « Laye Camara et Lamine Niang, ou l'art n'est pas d'un parti », *Liberté 1 : Négritude et Humanisme* (Seuil : Paris, 1964), pp. 155-158.

¹⁸ Voir Constant Oyono, « Avant-propos » à *Odyssées*, p. IX.

soi un texte de référence, pour ne pas dire (déjà) un « classique »... Ce qui n'est pas là une qualité anodine...

En effet, il y a quelques années, en introduction d'un ouvrage consacré à la littérature gabonaise, je m'inquiétais de la culture « *d'exigüité* » qui prévalait désormais dans le choix des œuvres au programme, dans la mesure où l'on assistait à une « *gabonisation* » excessive des textes imposés¹⁹. J'affirmais ainsi que le simple fait qu'elle soit produite par un auteur de nationalité gabonaise ne justifiait pas qu'une œuvre soit portée au firmament des « nourritures » intellectuelles. Qu'une œuvre pour être « canonisée » devait répondre à des exigences pédagogiques supérieures, relevant de tenants et aboutissants suffisamment maîtrisés, quel que soit le niveau où l'on se situait, que ce soit celui de l'écriture (plasticité, style, rythme, etc.) ou celui des thématiques. Aujourd'hui, sous prétexte de « faire » de la littérature gabonaise, la plupart des auteurs nous imposent des « rédactions d'écoliers » caractérisées par une vision du monde courante et populaire, simpliste et sectaire, qui est simplement la leur ou celle que certains médias opportunistes veulent imposer comme relevant d'un ordre naturel. La littérature, affirmons-le une fois pour toutes, ne peut être une restitution illusoire du monde, mais elle est une « représentation », une construction de l'Esprit, et plus cette représentation est complexe, plus l'auteur a de chances de renvoyer à la « Réalité », pour ne pas dire à la « Vérité ». Ne pas rendre compte de cette complexité dans un texte de littérature, c'est faire courir au jeune lectorat gabonais le risque d'une perception édulcorée et partisane du monde qui lui ôtera toute chance de s'adapter à la compétition qui l'oppose au reste des hommes. Pour l'avoir compris, Constant Oyono nous livre une œuvre complexe, riche, aussi bien par ses innovations esthétiques (voyons les apocopes et les néologismes) que par la profondeur (ou l'élévation) de sa pensée. Il nous sort ainsi de l'afro-pessimisme ambiant et de certains clichés négrophobes, cette prétendue mais tenace incapacité congénitale du nègre à aimer, à travailler, à connaître Dieu, etc. *A contrario*, Constant Oyono nous montre le Gabonais du XXI^{ème} siècle, un Gabonais fier de ses racines, tout en étant ouvert au monde, au

¹⁹ Voir Ludovic Obiang, « Gabon, 50 ans après : la littérature en question », (*Interculturel Francophonie* n°20, 2011), pp. 19-35.

dialogue et à l'inter-culturalité. Il nous invite à voir le vrai monde derrière les apparences et les sélections réductrices que nous opérons (*Nzame a lere*). Il nous invite à construire nous-mêmes le Monde de demain, plutôt que de nous contenter de celui qu'on a bien voulu nous jeter en pâture. Il nous convie ainsi à une Métaphysique spirituelle plutôt qu'à une physique empiriste. Il est donc temps d'en finir avec le reniement de soi, avec l'auto-flagellation. Il nous faut sortir du réquisitoire contre nos propres coutumes (spoliation de la veuve, polygamie, sexisme, sorcellerie, etc.), qui est critique de la déviation et non critique des « traditions », lesquelles procèdent d'un Esprit-tradition qu'il importe de s'approprier afin de l'adapter à de nouvelles conditions d'existence. La Tradition est le legs naturel de Dieu aux Hommes primordiaux, ceux que nous appelons Ancêtres ou Mânes, et qui, pareils à des enfants nouveau-nés, contemplant la face cachée des choses, se mirent au creuset de la Création. La Tradition, parce qu'elle relève encore du mouvement naturel de l'âme, a tant de choses à enseigner à l'homme « moderne » bouffi d'orgueil, aveuglé par ce qu'il appelle la « Connaissance ». La Vraie « Connaissance » est la torche-harpe qui doit nous éclairer dans la nuit mystique de notre accomplissement (*Otsa Ngombi*). Mais, Dieu n'est pas statique, il est évolution perpétuelle, à la fois Un et multiple, Immatériel et Inorganique, comme cette œuvre que Constant Oyono nous prête et que nous ne pouvons pas cerner, que nous ne pouvons pas classer. Œuvre qui allie la langue française et la langue fang, la rigueur du symbolisme et la flamme de l'élégie, le psaume de David et la chanson de Prévert, l'allégorie et l'anecdote, l'apprentissage et l'enseignement, l'image et le mot, le romantisme et l'économie, la rigueur et la tendresse, l'élévation et le prosaïque, la Mort et la Vie, etc. Œuvre, surtout, qui allie la « constance » des lois d'airain et « l'inconstance » du renouvellement, de la Transformation éternelle, de la Dynamique de vie, du Mouvement. « Inconstance » qui se nourrit de la nécessité même de rompre chaque fois que guette le danger de l'immobilisme. Et c'est ce qui me semble le mérite indéniable de ce texte, celui de voir un homme que la vie a comblé au-delà de tout, véritable « emblème » aux yeux des siens, qui aura « réussi » selon les considérations propres aux hommes, celles de l'argent et du patrimoine matériel, mais qui, au moment d'effectuer le bilan de sa vie, se tourne vers Dieu et « *Très humblement prosterné* »,

s'en remet à Sa « *Volonté* ». D'où la raison de ce titre intrigant, *Odyssées*, comme le nombre de fois où Constant Oyono, Ulysse des temps modernes, devra abandonner son confort et reprendre la traversée du fleuve initiatique de l'existence, pour une pérégrination qui le ramènera un jour chez-lui, ennobli et épuré davantage par les rigueurs et les émotions d'une nouvelle quête... Avant que ne mugisse à nouveau la conque du large, mêlé au chant « *sublime* » des sirènes...

L'expérience de vie

Se consolidant

Fort de nos acquis

Pour repartir

Sur des bases

Et des considérations

Entièrement

Novas.

LIVRE I

OTSA NGOMBI